
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 13 (1985)

DOI: 10.11588/fr.1985.0.52119

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

LA PROTOINDUSTRIALISATION

Premier bilan d'un débat

Je commencerai mon exposé¹ par quelques remarques sur la genèse du concept de protoindustrialisation. Ce concept vise à un changement d'approche dans la compréhension de l'industrialisation moderne. Il est né à la fin des années 1960². On observe, à cette époque, deux interprétations principales de la genèse de l'usine et du monde industriel: C'est d'abord l'idée de la révolution industrielle, concept qui date du siècle dernier et qui a servi à mettre en relief le gain extraordinaire de productivité et l'augmentation spectaculaire de production résultant de l'introduction du machinisme. Dans l'après-guerre on vit naître une autre interprétation qui, sans négliger le rôle des innovations technologiques, inséra l'industrialisation dans une évolution plus vaste, conçue comme mouvement de progrès par étapes successives et reposant, en dernière analyse, sur l'idée d'une dichotomie entre monde traditionnel et monde moderne. Comme exemple d'une telle conception de la marche de l'humanité vers la soi-disante «modernisation», il suffit de rappeler le best-seller de Walt Rostow, sorti en 1960: «The Stages of Economic Growth. A Non-Communist Manifesto»³. Rostow défendait l'idée que la marche des sociétés vers la modernité, en partant de la «société traditionnelle», passe par les «conditions préliminaires du décollage» pour arriver au «décollage», c'est-à-dire, au bond en avant vers une croissance auto-soutenue, suivie de «l'essor vers la maturité» et culminant dans «l'âge de la consommation en masse». Bien des historiens, dans leur façon de présenter les racines et le déroulement de l'industrialisation, ont suivi le schéma de Rostow. On peut mentionner dans la même veine l'ouvrage classique de David Landes, «The Unbound Prometheus», sorti en 1969⁴.

La révision d'une telle approche, intervenue aux environs de 1970, reflète d'une part l'échec d'une politique de soutien aux pays en voie de développement industriel, conformément à la doctrine de modernisation. D'autre part, à la même époque, des recherches historiques, menées souvent dans un esprit cliométrique et concentrées, bien des fois, sur l'ensemble des phénomènes socio-économiques et démographiques d'une région, aboutirent au résultat, que, contrairement aux idées reçues, beaucoup de régions d'Europe ont connu un dynamisme industriel, agraire et en même temps démographique remarquable bien avant la percée du

1 Reproduction d'un exposé, fait à l'Institut Historique Allemand, de Paris, en juin 1985. Je remercie M. Pierre Jeannin, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris), de ses suggestions et conseils, dont cet exposé a largement profité.

2 Voir la mise au point de L.A. CLARKSON, *Proto-Industrialization: The First Phase of Industrialization?*, Houndmills-Londres 1985; Carlo PONI (Ed.), *Forme protoindustriali*, Numéro spécial de la revue *Quaderni Storici*, tome 20, n° 59, 1985; Franklin F. MENDELS, *Des industries rurales à la protoindustrialisation: Historique d'un changement de perspective*, dans: *Annales. Economies - Sociétés - Civilisations* 39 (1984), p. 977-1008; Pierre DEYON, *Fécondité et limites du modèle protoindustriel: Premier bilan*, dans: *Annales*, même numéro, p. 868-881.

3 Première ébauche dans: *The Process of Economic Growth*, New York 1952 et dans: *The Take-off into Self-sustained Growth*, dans: *The Economic Journal* 66 (1956), p. 25-48.

4 Première version, intitulée «Technological Change and Development in Western Europe, 1750-1914», dans: *The Cambridge Economic History of Europe*, tome 6, Cambridge 1966, p. 274-601.

machinisme. Manifestement, en Europe, l'industrialisation n'a pas débouché d'une société traditionnelle et pour ainsi dire immuable, mais d'un monde déjà mis en branle.

Ce changement de perspective se saisit particulièrement bien dans un article programmatique, publié par les frères Richard et Charles Tilly, intitulé «*Agenda for European Economic History in the 1970s*»⁵. Dans cet article les deux auteurs préconisaient l'existence de ce qu'ils appelaient «*industrialization before the factory system*»⁶, et lançaient dans le grand public le terme de protoindustrialisation, dû à Franklin F. Mendels, qui s'en était servi dès 1969 dans sa thèse (restée manuscrite jusqu'en 1981) sur «*Industrialization and Population Pressure in Eighteenth-Century Flanders*»⁷. Les Tilly définissaient le terme de «*protoindustrialisation*» comme «*application d'une grande partie de la population rurale à un travail industriel*»⁸. Ils affirmaient: «*Ce qui fait une des plus grandes différences entre l'industrialisation de l'Europe occidentale et les pays en voie de développement d'aujourd'hui, c'est qu'en Europe, il y a eu antérieurement la protoindustrialisation de la campagne*»⁹.

Dans sa thèse Mendels introduisait à côté du terme de protoindustrialisation, celui de protoindustrie. Par là il entendait «*toute sorte de transformation de matières premières en produits manufacturés destinés au marché, utilisant une force de travail, localisée dans sa majorité écrasante à domicile, et appliquée à cette occupation surtout à temps partiel*»¹⁰. À côté de cette définition statique de l'industrie à domicile, Mendels attacha d'abord une moindre importance à l'acceptation dynamique du concept, à la protoindustrialisation entendue comme «*expansion d'activités manufacturières principalement à la campagne*»¹¹.

Ce n'est qu'en 1972 que l'auteur changea de perspective, dans l'article «*Proto-industrialization: The First Phase of the Industrialization Process*»¹². Mendels entendait maintenant par protoindustrialisation la première phase d'un processus qui déboucha sur l'industrie moderne. Il définit la protoindustrialisation comme «*la croissance rapide d'une industrie principalement rurale, organisée de façon traditionnelle, mais orientée vers le marché*», «*qui précéda et prépara l'industrialisation moderne proprement dite*»¹³.

On retrouve un tel concept dynamique de l'industrie rurale de l'Europe ancienne dans le livre de Peter Kriedte, Hans Medick et Jürgen Schlumbohm, sorti en 1977, intitulé «*Industrialisierung vor der Industrialisierung*»¹⁴. Les auteurs définirent la «*protoindustrialisation*» comme «*la genèse de régions rurales, où une grande partie de la population subsistait totalement ou dans*

5 Dans: *The Journal of Economic History* 31 (1971), p. 184–198.

6 Ibid. p. 186.

7 Publiée avec une «*Postface*» (= p. 278–283) à New York 1981.

8 «*Commitment of substantial numbers of rural people to industrial activity long before the advent of factory production conditioned the economic policies of European states*», Tilly (voir n. 5), p. 187 s.

9 «*One of the greatest differences between the industrialization of western Europe and the developing countries of today stems from the earlier «protoindustrialization» of the European countryside*», *ibid.* p. 187.

10 «*For our purposes protoindustry will refer to any type of market activity involved in the transformation of natural raw materials into commodities of a higher stage of elaboration, as long as the overwhelming majority of the labor force involved in that activity is doing it at home and/or on a part-time basis*», Mendels (voir n. 7), p. 7.

11 «*...protoindustrialization, which consisted of an expansion of manufacturing activities principally in the countryside*», *ibid.* p. 5 s.

12 Dans: *The Journal of Economic History* 32 (1972), p. 241–261.

13 «*The rapid growth of traditionally organized but market-oriented, principally rural industry*», «*which preceded and prepared modern industrialization proper*», *ibid.* p. 241.

14 Avec le sous-titre «*Gewerbliche Warenproduktion auf dem Land in der Formationsperiode des Kapitalismus*», Göttingen 1977; traduction anglaise sous le titre «*Industrialization before Industrialization*», Cambridge 1981; traduction italienne: Bologna 1984.

une très large mesure de la production en masse d'articles manufacturés, destinés à des marchés en dehors de la région ou internationaux¹⁵. Voilà donc de nouveau une vision dynamique.

Le terme de protoindustrie fut forgé par Mendels en analogie à l'expression de proto-usine («*protofactory*»), due à Hermann Freudenberger et Fritz Redlich, qui l'avaient présentée dans un article, paru en 1964, intitulé: «*The Industrial Development of Europe: Reality, Symbols, Images*»¹⁶. Pour expliquer la genèse de l'industrie moderne, les deux auteurs empruntaient une voie tout-à-fait différente de celle suivie par les partisans du concept de protoindustrialisation. Freudenberger et Redlich liaient l'usine à ce qu'ils appelaient la proto-usine. Par là ils entendaient des ateliers disposant d'importants capitaux fixes et jouissant d'une forte organisation intérieure, ateliers qui présentent donc toutes les caractéristiques de l'usine, sauf le machinisme. Selon les deux auteurs, ce type de manufacture se développa largement au 18^e siècle; de là à l'usine il n'y avait qu'un pas. Voilà une alternative au concept de protoindustrialisation. J'y reviendrai dans la dernière partie de mon exposé.

Après ces remarques préliminaires j'entre dans le sujet même en exposant plus en détail les idées centrales de Mendels d'une part, des auteurs de Göttingen de l'autre. Il me paraît utile de chercher des réponses aux questions suivantes:

- 1° De quelle manière nos auteurs conçoivent-ils le rapport entre l'industrie rurale à domicile et l'agriculture?
- 2° Qu'est-ce qui rend ce rapport dynamique, selon eux?
- 3° Comment conçoivent-ils l'origine de la protoindustrialisation?
- 4° Comment conçoivent-ils, dans la genèse de l'industrie moderne, les liens entre proto-industrialisation et industrialisation proprement dite?

En ce qui concerne les rapports entre industrie à domicile et agriculture, Mendels, qui est économiste, s'est intéressé tout particulièrement à la question de l'allocation de ressources.

L'auteur s'appuie sur une étude de cas se rapportant à l'évolution socio-économique et démographique de la Flandre aux 17^e et 18^e siècles¹⁷. C'était une époque où l'on observe, en Flandre intérieure, une production de plus en plus importante de textiles de lin destinés au marché interrégional et international, de même qu'une forte augmentation de la population tandis qu'en Flandre maritime, les habitants se consacraient à la production de céréales. En Flandre intérieure les sols légers favorisaient le jardinage qui, en combinaison avec l'industrie à domicile, facilitait la formation de ménages sur des propriétés ou des fermes de plus en plus morcelées. Il en résultait un nombre croissant de fileurs et de tisserands de lin qui disposaient rarement d'assez de terres pour se nourrir entièrement de leurs propres récoltes. Par contre, en Flandre maritime, les terres lourdes rendaient rentable une agriculture de grande exploitation qui, reposant sur des investissements considérables en train de labour, présupposait que le nombre de ménages paysans reste invariable. C'est pourquoi les cultivateurs opulents de la Flandre maritime passaient leurs patrimoines indivis de génération en génération et avaient recours, au moment de la récolte, à des journaliers embauchés dans la Flandre intérieure, tout en limitant leurs valets au nombre dont ils avaient besoin pendant la morte saison. Ils produisaient des excédents qui étaient écoulés, dans une large mesure, vers la Flandre intérieure, pour y combler les déficits en produits alimentaires.

Je n'entre pas dans tous les détails. Il ressort de ce que j'ai exposé que Mendels insiste sur les effets économiquement favorables de la division du travail entre les deux régions limitrophes. Il attachait une grande importance au fait que cette complémentarité économique n'a pas seulement

15 «*Proto-Industrialisierung... läßt sich kennzeichnen als Herausbildung von ländlichen Regionen, in denen ein großer Teil der Bevölkerung ganz oder in beträchtlichem Maße von gewerblicher Massenproduktion für überregionale und internationale Märkte lebte*», *ibid.* p. 26.

16 Dans: *Kyklos. Internationale Zeitschrift für Sozialwissenschaften* 17 (1964), p. 372-403.

17 Voir la thèse et plusieurs articles, parus depuis; les références se trouvent dans l'article récent «*I rapporti tra artigianato e rivoluzione industriale nelle Fiandre*», dans: *Quaderni Storici*, tome 20, n° 59, 1985, p. 343-372.

provoqué l'essor d'une agriculture commercialisée et hautement rentable, mais qu'elle a permis, en même temps, l'utilisation continue de la main-d'œuvre pendant l'année entière: qu'il s'agisse de la force de travail des domestiques permanents en Flandre maritime, ou de la force de travail des habitants de la campagne en Flandre intérieure, qui, eux, combinaient le travail industriel à domicile, la culture de leur jardin et de leurs petits lopins de terre et le service de journalier, selon les occasions et en tenant compte des chances comparatives de rémunération.

Il me paraît hors de doute que l'approche d'économiste qui est celle de Mendels lui a permis de mettre à découvert les raisons profondes de la supériorité éclatante, en Flandre, de l'industrie rurale à domicile tant sur l'artisanat urbain que sur la manufacture.

La question est de savoir si les résultats obtenus par cette étude de cas sont susceptibles d'être généralisés en une théorie générale du dynamisme de l'industrie rurale à domicile, dans ses rapports avec l'agriculture, à l'époque moderne.

Pour ce qui concerne l'interaction entre l'agriculture et l'industrie à domicile, observée en Flandre, il faudra distinguer deux aspects: d'une part la demande de produits alimentaires provenant des travailleurs à domicile peu nantis de terres et stimulant les gros paysans à la commercialisation de surplus agricoles; d'autre part la combinaison des activités agricoles et industrielles au sein même des ménages.

L'interaction entre région industrielle et région agricole selon le modèle flamand se retrouve dans bien d'autres cas indépendamment des branches d'industrie¹⁸. C'est ainsi que les comtés de Berg et de Mark, en Allemagne occidentale, caractérisés par une importante industrie de quincaillerie et fortement peuplés, s'approvisionnaient, dans une large mesure, en céréales provenant des excédents des régions rhénanes et westphaliennes limitrophes. L'interaction entre producteurs de surplus agricoles et acheteurs pouvait avoir lieu entre régions lointaines comme la Baltique qui exportait ses excédents en Europe occidentale. Elle pouvait se produire aussi à l'intérieur même d'une région, comme p. e. en Westphalie orientale, où les gros cultivateurs vendaient leurs surplus à la foule des petits fileurs et tisserands de lin vivant sur les lieux.

On pourra donc généraliser la thèse de Mendels selon laquelle l'industrialisation d'une région aurait favorisé l'intensification et la commercialisation de la production agricole en précisant que cette interaction pouvait s'effectuer, suivant les cas, entre régions limitrophes, régions lointaines, ou à l'intérieur d'une région.

En ce qui concerne l'interaction entre activités agricoles et industrielles au sein même des ménages, observée en Flandre intérieure, on notera que l'industrie linière de cette région présente un ensemble de caractéristiques qu'on retrouvera dans d'autres régions linières mais pas ou seulement en partie, dans d'autres branches d'industrie: 1° l'industrie linière flamande reposait sur une matière première d'origine agricole, produite sur les lieux, le plus souvent par les travailleurs industriels eux-mêmes; 2° elle n'exigeait pas beaucoup d'habileté de la part des exécutants, et était donc à la portée de tout le monde y compris femmes et enfants; 3° elle se pratiquait sans la moindre difficulté dans les demeures des ruraux ne nécessitant pas d'ateliers de fabrication ni d'installations particulières.

Le fait qu'ordinairement les producteurs linières cultivaient eux-mêmes le lin ou le chanvre dont ils avaient besoin, liait intimement leur activité agricole à leur activité industrielle. La culture du lin et du chanvre demandait un labourage soigné de même qu'un assolement complexe, elle influait donc fortement sur la gestion de l'exploitation agricole. Les opérations de rouissage, de brisage, de teillage et de peignage, par lesquelles la fibre textile était transformée en filasse, s'inséraient étroitement dans le travail agricole. On passait ensuite aux opérations industrielles proprement dites, à savoir au filage, dévidage, blanchissage, ourdissage et tissage

18 Je ne donnerai pas de références à l'appui de l'esquisse de typologisation qui suit. On les retrouvera dans une étude plus circonstanciée que je suis en train de préparer au sujet du dynamisme industriel à l'époque moderne.

sans qu'il y eût de véritable césure entre ces deux stades de fabrication. On parlera, en l'espèce, d'une véritable symbiose entre les travaux agricoles et industriels.

L'industrie linière ne demandait pas beaucoup d'habileté artisanale ni de force physique. Dès l'âge de six ans, les enfants étaient capables de filer ou de dévider. Le tissage n'était pas moins à la portée des femmes que des hommes. Il n'y avait aucune nécessité d'un apprentissage formel ou d'une réglementation corporative pour garantir la qualité du produit. Les ménages paysans étaient accoutumés, de tout temps, à fabriquer eux-mêmes, pendant la morte saison de l'année de récolte, les toiles dont ils avaient besoin pour leur propre usage. L'introduction de l'industrie à domicile orientée vers le marché ne résulta pas, dans cette branche, du déplacement à la campagne d'un métier urbain, sous l'instigation de marchands ou de marchands-fabricants, mais s'inséra dans une occupation ancrée de longue date. Les marchands liniers n'eurent qu'à veiller à la standardisation de ces articles traditionnels en vue de leur écoulement sur des marchés lointains, les ménages restant, comme depuis toujours, l'unité de production.

Enfin l'industrie linière ne nécessitait pas de bâtiments ni d'équipements particuliers. Les instruments de production (quenouille, roue à filer, dévidoir, métier à tisser, les divers outillages de la préparation de la filasse) s'installaient facilement dans les fermes ou les cabanes rurales. Le blanchissage se faisait ordinairement au fil. Seules les toiles de luxe étaient blanchies au tissu, dans des blanchisseries séparées des demeures des producteurs liniers.

Pour ce qui est de la matière première des industries non-linières, les cotonnades dépendaient d'une fibre textile importée d'outre-mer. Les draps étaient confectionnés avec de la laine de mouton ou de chèvre qui était produite, le plus souvent, en dehors des régions drapières. Si la soie grège était produite dans un milieu rural, par l'élevage des vers à soie nourris des feuilles du mûrier, il n'en résultait pas d'effet notable sur l'activité agricole des sériciculteurs. La sidérurgie et la petite métallurgie se rapportaient à une matière première non-agricole. Si industrie à domicile et localisée à la campagne il y avait, dans ces branches d'industrie, elle n'était donc pas caractérisée par une symbiose avec l'activité agricole, mais par la juxtaposition de ces deux occupations, à laquelle correspondait habituellement le *Verlagssystem*.

Pour ce qui concerne la formation de la main-d'œuvre, les cotonnades se rapprochaient le plus des toileries de lin, par la simplicité des procédés de leur fabrication. Dans cette branche on n'observe, par conséquent, ni l'apprentissage des jeunes, ni métier juré, ni l'exclusion des femmes. Seule l'impression des toiles de coton demandait une performance professionnelle parmi les exécutants, tels que les dessinateurs, les graveurs, les coloristes et les imprimeurs. Elle était assurée par l'organisation de la fabrication en manufacture. La fabrication des draperies – surtout des draps fins – était caractérisée par la complexité des opérations qui souvent exigeaient une spécialisation professionnelle des ouvriers, tels que les procédés de tissage, de tonte, de presse et de teinture. On note l'apprentissage dans le cadre d'une organisation corporative et l'exclusion des femmes pour toutes les opérations demandant une qualification majeure. L'écartement des ouvriers professionnels de l'activité agricole favorisait la localisation urbaine ou encore, à partir du 17^e siècle, la fabrication en manufacture (dispersée). Quand l'introduction de draps de moindre qualité, appelés nouvelles draperies, favorisa la localisation rurale, on vit renaître, dans de nombreux cas, l'esprit corporatif de même que la tendance vers le regroupement quasi-urbain des travailleurs. Le tissage de la soie qui demandait, lui aussi, de l'habileté artisanale, était ordinairement organisé en métier juré, de préférence en ville. Dans la petite métallurgie on remarque le même esprit corporatif chez les ouvriers qui fabriquaient des articles plus exigeants. Le personnel interne des forges était composé, pour la plupart, de spécialistes professionnels.

Enfin, en ce qui concerne les installations, les cotonnades n'en nécessitaient pour ainsi dire pas; comme les toiles de lin, elles se confectionnaient, sans peine, dans les demeures des ruraux. L'exception, c'était l'impression des indiennes qui s'exécutait en manufacture centralisée. Pour les soieries, il ne fallait pas non plus d'installations. Toutefois, comme le dévidage des cocons de soie exigeait une main-d'œuvre importante, on eut recours, dès le moyen âge, aux filanderies

dont le mécanisme était actionné par des roues à eau. Dans les draperies, on vit apparaître, dès le moyen-âge, des installations importantes, à commencer par le foulage qui utilisait l'énergie hydraulique. De plus, le blanchissage, la teinture et la presse, qui demandaient des équipements importants, furent souvent concentrés en atelier. La tendance au regroupement en manufacture de la plupart des autres procédés, exceptés le filage et souvent le tissage, répondait, aux 17^e et 18^e siècles, moins à des exigences techniques qu'aux besoins de contrôle. Depuis l'invention du procédé indirect qui exigeait des investissements importants en machines et en installations tels que les hauts-fourneaux, les affineries, les martinets et les fenderies, l'industrie sidérurgique représente l'industrie lourde d'antan. Comme elle utilisait le charbon de bois, les forges anciennes étaient localisées, le plus souvent, dans des régions boisées, loin des centres urbains, souvent en des endroits montagneux. Ceci facilitait l'utilisation de l'énergie hydraulique. Comme, en Europe, le minerai de fer était pour ainsi dire ubiquitaire, son gisement influait peu sur la localisation des forges, sauf pour certaines qualités. Dans la quincaillerie certains articles se fabriquaient à domicile, comme les clous ou les limes; d'autres s'y assemblaient, comme les couteaux ou les ciseaux. En l'espèce, il s'agissait d'opérations manuelles qui ne nécessitaient pas de force motrice. Le travail à domicile était exclu dès que les procédés techniques exigeaient des cheminées pour chauffer les métaux, ou des roues à eau pour actionner des soufflets, des marteaux ou des meules. C'était le cas pour les diverses opérations de coutellerie avec leur travail au feu et au marteau, pour l'aiguisage ou le polissage des couteaux et des ciseaux. C'est la raison pour laquelle les travaux de quincaillerie s'exécutaient le plus souvent en petits ateliers séparés des foyers des forgerons, parfois contigus à leurs demeures, mais souvent localisés à distance, p. e. le long de cours d'eau.

De ce qui précède on tirera la conclusion que le cas flamand représente un cas extrême, dans la mesure où nulle autre industrie ne réunissait les trois éléments qui caractérisaient l'industrie linière de la Flandre: matière première agricole, produite sur les lieux; simplicité du travail excluant le besoin d'une main-d'œuvre qualifiée; absence d'installations de fabrication.

On notera que l'industrie sidérurgique était caractérisée par la fabrication en atelier concentré, par un personnel interne hautement qualifié, par une matière première rurale, mais non-agricole, donc par la localisation rurale, mais sans interaction avec l'agriculture, si l'on fait abstraction des ouvriers externes. La petite métallurgie qui présente un large éventail de secteurs et d'articles, reposait sur le fer ou l'acier, donc sur un produit semi-fini non-agricole. Dans la mesure où ses procédés demandaient une main-d'œuvre qualifiée et que ses opérations nécessitaient des ateliers séparés des demeures des ruraux, on observe la professionnalisation des ouvriers, leur écartement de l'économie agricole, et la tendance vers le regroupement des ateliers en ville ou la concentration quasi-urbaine le long de cours d'eau. Les cotonnades, les draperies et les soieries, enfin, reposaient sur des matières premières agricoles le plus souvent importées. Dans la fabrication de ces textiles il n'y avait donc pas de rapport symbiotique avec l'activité agricole des fileurs et des tisserands. Seules les opérations simples s'effectuaient à la campagne, par le travail à domicile, les travaux plus exigeants ou ceux qui nécessitaient des installations, étant exécutés en ville ou dans le cadre de manufactures.

«Le cas flamand» est donc un cas particulier qu'il n'est nullement permis de généraliser. Il offre l'exemple classique d'une industrie paysanne. Il faudra approfondir l'esquisse ébauchée ci-dessus en l'élargissant aux branches et aux articles laissés provisoirement de côté. Pour expliquer pleinement l'essor ou le déclin des diverses industries, selon les périodes et les régions, on tiendra compte aussi des autres facteurs propres à influencer sur ces développements, tel que le droit d'héritage, le droit de domiciliation, le plan des habitations rurales, l'étendue et l'utilisation des terres communales, l'état des voies de communication, les variations de la demande, les coûts de production comparatifs entre régions concurrentes et naturellement aussi le rôle de l'état et des institutions politiques et religieuses.

Les auteurs de Göttingen ont exploré et exploité toute la littérature concernant l'industrie à domicile en abordant un grand nombre de branches, de régions et de périodes. Pourtant ils n'ont

pas abouti à la typologisation qui nous paraît indispensable. S'ils apportèrent un élément nouveau, ce fut l'affirmation que l'essor de l'industrie à domicile orientée vers la commercialisation était lié au déclin du système seigneurial. Mendels a négligé ce point parce qu'en Flandre la domination des seigneurs avait été secouée dès le bas moyen-âge. Les auteurs de Göttingen qui ont eu l'histoire de l'Europe centrale et orientale devant les yeux, ont mis en lumière que tant qu'a subsisté la corvée dans le cadre de ce qu'on nomme *Gutsherrschaft*, l'industrie à domicile n'avait pas de grandes chances de développement. Son essor à l'ouest de l'Elbe, depuis le haut moyen-âge, ne fut possible, selon eux, qu'à partir du moment où la corvée fut abolie ou considérablement réduite. Par contre, en Europe orientale, la persistance de la corvée ou même son introduction, pour la première fois, aux débuts de l'époque moderne, empêchaient le déploiement de l'industrie rurale¹⁹.

Je passe à la question de savoir à quelles causes nos auteurs attribuèrent le dynamisme inhérent, selon eux, à l'industrie rurale. Nous sommes en présence de trois approches différentes.

Pour expliquer le dynamisme économique de la Flandre intérieure, Mendels lia l'évolution économique à l'augmentation des ménages des petits producteurs de textiles. Cette augmentation résultait, selon lui, d'une fausse appréciation que faisaient les jeunes gens de leurs chances dans la vie, en dernière analyse, d'un comportement irrationnel. Mendels crut pouvoir affirmer, en s'appuyant sur une analyse statistique à mon avis peu sûre, qu'aux 17^e et 18^e siècles, les jeunes fils et filles des fileurs et des tisserands avaient tendance à se marier en plus grand nombre que d'habitude, toutes les fois que les termes d'échange entre le prix de vente de leurs toiles et le prix d'achat des denrées dont ils s'approvisionnaient au marché, étaient en hausse. Par contre quand ces termes d'échange étaient en baisse, Mendels ne releva pas un recul de mariages, mais un nombre égal de mariages par rapport à l'année précédente. D'où, selon lui, une augmentation continue des ménages, donc une croissance incessante de la population. Ce processus mena à une surpopulation, à la «Population Pressure» de la thèse de 1969 qui annihila les gains de productivité accomplis par l'industrie rurale et aboutit à un appauvrissement sans issue, dont la société ne put sortir que par le passage de l'industrie rurale à l'industrie d'usine. Chez Mendels cette vision sombre repose sur la présupposition de ce qu'il appella «Malthusian shortsightedness» (courte vue malthusienne)²⁰ des travailleurs à domicile. Etant analphabètes leur esprit arriéré les portait à croire permanente l'amélioration momentanée de leurs revenus.

Les auteurs de Göttingen ne se sont pas contentés d'une explication behavioriste si simpliste. Medick a développé le modèle de l'économie de famille protoindustrielle («protoindustrielle Familienwirtschaft»²¹) qui selon lui reposait sur un système de reproduction spécifique. On se mariait tôt, chez les travailleurs à domicile, parce que l'on aspirait à multiplier ses enfants: de leur collaboration au travail, on attendait un accroissement du revenu familial. Voilà un comportement rationnel, du moins dans le cadre de l'économie familiale, bien que pour la société entière, les résultats démographiques étaient néfastes. En effet, les enfants des travailleurs à domicile, une fois en état de se marier, formaient des ménages, les générations se suivaient à un rythme accéléré, la population s'accroissait vite, le processus débouchait sur la catastrophe.

Selon Medick et Kriedte l'économie de famille n'était pas seulement la cause de l'accroissement néfaste de la population et par là même facteur de dynamisme, mais en même temps elle est

19 KRIEDTE etc. (voir n. 14), p. 194 ss.; voir aussi Peter KRIEDTE, Hans MEDICK, Jürgen SCHLUMBOHM, Die Proto-Industrialisierung auf dem Prüfstand der historischen Zunft. Antwort auf einige Kritiker, dans: *Geschichte und Gesellschaft* 9 (1983), p. 87-105.

20 Franklin F. MENDELS, Industrialization and Population Pressure in Eighteenth-Century Flanders (notice de la thèse), dans: *The Journal of Economic History* 31 (1971), p. 270.

21 Dans KRIEDTE etc. (voir n. 14), p. 90 ss.; cf. aussi l'article «The proto-industrial family economy: the structural function of household and family during the transition from peasant society to industrial capitalism», dans: *Social History* 1 (1976), p. 291-315.

considérée comme la principale source de profit des marchands, donc du dynamisme du capitalisme industriel naissant. Selon les deux auteurs, les marchands, résidant en ville, organisaient et contrôlaient la production rurale sous forme de Kaufsystem ou Verlagssystem. Ils dirigeaient, le cas échéant, les travaux de finissage, et écoulaient les articles sur les marchés interrégionaux et internationaux. Ils exploitaient les travailleurs à domicile dans la mesure où ceux-ci, en tant que petits exploitants agricoles ou journaliers agricoles, disposaient au sein de leur économie de famille de revenus agricoles d'appoint qui leur permettaient de vendre leurs articles industriels à un prix inférieur à celui qu'ils auraient dû exiger, s'ils avaient dû en vivre à part entière.

Pour expliquer le paradoxe, que constitue cette exploitation sans soumission formelle des producteurs aux marchands, Medick eut recours au concept d'auto-exploitation, emprunté à l'économiste Chajanov, concept à mon avis sans aucune valeur analytique, et sur lequel je ne crois pas opportun de m'étendre en détail.

Schlumbohm ne partage pas l'opinion de ses collègues sur les conséquences démographiques de l'économie de famille²² ni sur l'auto-exploitation. Il est resté attaché à la doctrine marxiste classique, selon laquelle le capital, dans sa marche vers le capitalisme industriel, pénétra dans la production par étapes successives. Selon lui du Kaufsystem, où le capital restait entièrement en dehors de la production, on passa au Verlagssystem, où il commençait à pénétrer dans la production même, pour arriver à la manufacture centralisée, qui amena la soumission formelle du producteur au capital, et finalement à l'usine, qui accomplit la soumission réelle du producteur au capital²³.

Schlumbohm n'a pas concrétisé cette logique en l'appliquant à des évolutions concrètes et en élaborant des typologies d'évolution. La partie historique de son exposé se réduit, par conséquent, à la réification d'un modèle.

Je m'arrête dans mon exposé des principales idées tant de Mendels que de Kriedte, Medick et Schlumbohm au sujet du rapport dynamique entre industrie rurale d'une part, production agricole et évolution démographique de l'autre. Bien qu'une élaboration typologique fasse défaut, la valeur heuristique de ces idées me paraît hors de doute.

Je voudrais ajouter quelques observations au sujet du dynamisme démographique, considéré comme un des moteurs principaux de l'évolution. A mon avis, la question de savoir par quels mécanismes l'accroissement indéniable de la population dans les régions industrialisées a eu lieu, reste entièrement ouverte. L'affirmation de Mendels concernant un éventuel comportement irrationnel des jeunes fileurs et tisserands ne me paraît pas concluante. Ce qui manque pour la Flandre ainsi que pour d'autres régions où l'essor de l'industrie rurale allait de pair avec l'accroissement de la population, ce sont de solides études démographiques, comme le mit déjà en lumière Pierre Jeannin, dans son compte rendu du livre de Göttingen²⁴. Les affirmations démographiques de Mendels ne reposent sur aucune reconstitution de famille et le phénomène de migration n'est pas pris en considération.

Pour passer aux idées de Medick sur les implications démographiques de l'économie familiale protoindustrielle, on remarquera d'abord que l'auteur, contrairement à Mendels, ne se rapporte pas à une région déterminée, mais à un vrai *no man's land*, un pêle-mêle de régions et de cas. Cette approche casuistique me paraît sans rigueur démonstrative. Les spéculations sur l'intention prêtée aux travailleurs à domicile de procréer, de propos délibéré, force enfants, en vue d'engendrer une main-d'œuvre bon marché, reposent sur un curieux assemblage de données. Il s'agit 1° d'une étude démographique de David Levine sur le village industriel de

22 Voir sa critique de Medick dans KRIEDTE etc. (voir n. 14), p. 223, n. 81; p. 196, n. 5.

23 Ibid. p. 194 ss.

24 La protoindustrialisation: Développement ou impasse?, dans: *Annales. Economies – Sociétés – Civilisations* 35 (1980), p. 52–65.

Shepshed, en Angleterre²⁵; 2° de quelques observations de Emil J. Walter sur plusieurs villages suisses²⁶ et 3° de quelques tableaux de Richard Wall sur le nombre de personnes par ménage en Angleterre²⁷.

Ces données font apparaître des ménages dont la composition n'a rien de particulièrement protoindustriel, à mon avis. Pour le village de Shepshed p. e., Levine constate en 1851 des compositions de ménage chez les tricoteurs qui ne se distinguaient pas beaucoup de celles des artisans ou des manœuvriers du même village et du village plutôt agricole de Bottesford²⁸. Normalement les ménages des travailleurs à domicile étaient peu nombreux comme l'ont noté R. Houston et K.D.M. Snell dans leur compte-rendu du livre de Göttingen²⁹. J'ai fait moi-même une étude sur deux villages liniers de la Westphalie orientale³⁰, où, vers le milieu du 19e siècle, quelques gros cultivateurs et un certain nombre de petits paysans se distinguaient nettement du grand nombre des non-propriétaires, différenciés, ces derniers, d'une part en petits fermiers disposant de quelques lopins de terres et exerçant des activités agricoles et industrielles combinées, et, d'autre part, en locataires totalement démunis de terres, subsistant du filage de lin. On observe, pour la totalité des ménages, des moyennes de 4,8 et 4,4 personnes respectivement³¹. Si l'on différencie les moyennes selon les quatre groupes sociaux, celles-ci présentent un éventail très large (voir tableau)³². Il en ressort que les ménages des travailleurs à domicile étaient presque démunis d'enfants en état de filer. Voilà un résultat tout à fait à l'opposé de la thèse de Medick.

Je passe à la troisième des quatre questions énoncées plus haut à savoir le problème de la genèse du processus de protoindustrialisation. Sur ce point je pourrai être bref.

Main-d'œuvre dans les ménages de Hücker-Aschen (1843) et de Wallenbrück (1840)

Groupes d'âge	Paysans disposant d'un train de labour (≥ 30 arpents)						Petits paysans (< 30 arpents)					
	Hücker-Aschen			Wallenbrück			Hücker-Aschen			Wallenbrück		
	personnes	%	moyenne par ménage (n = 15)	personnes	%	moyenne par ménage (n = 17)	personnes	%	moyenne par ménage (n = 51)	personnes	%	moyenne par ménage (n = 68)
0 à 5 ans	12	8,6	0,8	19	14,4	1,1	47	16,9	0,9	51	15,3	0,8
6 à 18 ans	59	42,4	3,9	45	34,1	2,6	90	32,4	1,8	116	34,8	1,7
plus de 18 ans	68	49,0	4,5	68	51,5	4,0	141	50,7	2,8	166	49,9	2,4
total	139	100,0	9,3	132	100,0	7,8	278	100,0	5,5	333	100,0	4,9
domestiques	60	43,2	4,0	46	34,8	2,7	11	4,0	0,2	24	7,2	0,4

25 David LEVINE, *Family Formation in an Age of Nascent Capitalism*, New York – Londres 1977, p. 45–57.

26 Emil J. WALTER, *Soziologie der Alten Eidgenossenschaft. Eine Analyse ihrer Sozial- und Berufsstruktur von der Reformation bis zur Französischen Revolution*, Bern 1966, p. 78–82.

27 Richard WALL, *Mean Household-Size in England from Printed Sources*, dans: Peter LASLETT et Richard WALL (Ed.), *Household and Family in Past Time*, Cambridge 1972, p. 159–203, cf. KRIEDTE etc. (voir n. 14), p. 120 s.

28 Voir tableau 4.2 à la p. 50.

29 Proto-Industrialization? Cottage Industry, Social Change, and Industrial Revolution, dans: *The Historical Journal* 27 (1984), p. 484–488.

30 Wolfgang MAGER, *Spenge vom frühen 18. Jahrhundert bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts*, dans: W. MAGER (Ed.), *Geschichte der Stadt Spenge*, Spenge 1984, p. 93–194.

31 Ibid. tableau 26 à la page 156.

32 Ibid. tableau 28 à la page 158.

Groupes d'âge	Fermiers/Locataires de paysans disposant d'un train de labour						Locataires des petits paysans					
	Hücker-Aschen			Wallenbrück			Hücker-Aschen			Wallenbrück		
	personnes	%	moyenne par ménage (n = 108)	personnes	%	moyenne par ménage (n = 97)	personnes	%	moyenne par ménage (n = 44)	personnes	%	moyenne par ménage (n = 106)
0 à 5 ans	79	17,2	0,7	95	22,5	1,0	35	21,9	0,8	68	17,3	0,6
6 à 18 ans	144	31,3	1,3	124	29,3	1,3	33	20,6	0,8	113	28,8	1,1
plus de 18 ans	237	51,5	2,2	204	48,2	2,1	92	57,5	2,1	212	53,9	2,0
total	460	100,0	4,3	423	100,0	4,4	160	100,0	3,6	393	100,0	3,7
domestiques	-			3	0,7	-				5	1,3	-

Le concept de Mendels ne contient pas d'éléments propres à situer la genèse du processus de protoindustrialisation. L'auteur considéra ce processus comme une évolution linéaire, caractérisée par de fortes poussées démographiques. Il désirait limiter l'époque de la protoindustrialisation aux 17^e et 18^e siècles. Par là même il se vit contraint de distinguer entre une industrie rurale de type classique et une industrie rurale de caractère proprement protoindustriel. On voit aisément que par cette approche le champ d'observation est singulièrement rétréci.

L'industrie rurale est ancienne. La »Rustikalisierung der Industrie« (»ruralisation de l'industrie«), pour me servir d'une expression de Werner Sombart³³, s'effectua dès les 15^e et 16^e siècles. A la fin du siècle dernier, l'école historique de l'économie politique, en Allemagne, mit déjà en lumière l'ampleur et l'importance de l'industrie rurale tout au long de l'époque moderne. Or, Mendels ne s'intéressa qu'à la dernière période dans l'évolution de l'industrie rurale, sans dégager, au niveau de son modèle, quelle était la différence entre la »ruralisation de l'industrie« à l'époque moderne toute entière et la phase de protoindustrialisation précédant l'industrialisation. Au fond, Mendels fut la victime d'une approche téléologique qui visait à expliquer l'industrialisation moderne par une préhistoire.

Les auteurs de Göttingen, eux, élargirent sensiblement le champ d'observation dans le temps, conformément à leur conviction, que l'industrie rurale de l'époque moderne se situe à la période de transition entre la société féodale et l'avènement de la société bourgeoise. Toujours est-il qu'ils n'ont pas traité l'industrie avant l'industrie, mais le processus de l'industrialisation avant l'industrialisation. Ils sont restés, eux aussi, fidèles au modèle de croissance et n'ont pas tenu compte, au niveau du modèle, des phénomènes de recul et de décadence de l'industrie rurale, qu'on n'observe pas moins, à l'époque moderne, que les phénomènes de croissance.

C'est en ce qui concerne, en dernier lieu, les mécanismes de transition de l'industrie rurale vers l'usine que le concept de protoindustrialisation dévoile ses plus graves insuffisances. Mendels de même que les auteurs de Göttingen se contentèrent d'énumérer des facteurs qui rendent plausible la dépendance de l'usine envers l'industrie à domicile, tels que l'accumulation chez les marchands ou les marchands-fabricants de capitaux qui auraient été investis, le moment venu, dans l'usine; le surpeuplement des régions protoindustrielles dont auraient profité les chefs d'usine pour se procurer de la main-d'œuvre; l'expérience du négoce et du commerce mondial, propre aux marchands et aux négociants, qui aurait facilité aux entrepreneurs provenant du négoce l'écoulement de leurs produits d'usine sur le marché mondial; la capacité d'une agriculture avancée de répondre à une demande accrue qui aurait facilité la formation des agglomérations industrielles.

Face à des arguments de la sorte la question reste ouverte de savoir quels étaient les

33 Werner SOMBART, *Der moderne Kapitalismus*, tome 2, Berlin 1902, p. 803 ss., p. 903 s.

mécanismes de transition, selon les branches et les périodes observées. Seule une analyse approfondie de l'ensemble des facteurs qui ont réellement joué un rôle lors de la genèse du machinisme et de l'usine pourra établir quel a été le poids de l'industrie rurale dans ce processus. Or, chez les partisans du concept de protoindustrialisation une telle approche fait défaut.

Il me paraît utile d'approfondir quelque peu, dans le reste de mon exposé, cette problématique en tenant compte, en dehors de la théorie de la protoindustrialisation, du concept de proto-usine, dû à Freudenberger et Redlich auquel j'ai déjà fait allusion plus haut.

Selon ces deux auteurs³⁴ on observe, vers 1750, dans bien des régions de l'Europe, des ateliers où la production présentait toutes les caractéristiques de l'usine, sauf le machinisme. C'étaient des établissements où un nombre considérable de salariés produisait, en série, dans la division du travail et sous le contrôle d'un entrepreneur, des articles standardisés et destinés au marché. Dans ces entreprises les outils, les matières premières et les bâtiments appartenaient à l'entrepreneur, les ouvriers ne disposaient que de leur force de travail. La proto-usine, telle qu'elle se présentait vers 1750, basée sur le capital et le contrôle, avait une double origine. D'une part, on la trouvait en place dès la fin du moyen-âge, dans les industries qui demandaient une technologie lourde et qui étaient donc intensives en capital. Comme exemple classique, les deux auteurs mentionnent les grosses forges d'antan, après l'introduction du procédé indirect. Dans les industries légères et par conséquent extensives en capital, représentées par les textiles, la proto-usine s'acheva au terme d'un long développement, au 18^e siècle, sous la forme de la manufacture centralisée. De l'atelier artisanal ou du travail à domicile produisant pour l'exportation et organisés en *Verlagssystem*, on passa, successivement, à une concentration de plus en plus avancée, pour réaliser enfin la manufacture centralisée qui regroupait toutes les opérations de la production, ou presque, telles que les manufactures de drap fin. Celles-ci offrent l'exemple classique de la genèse de la proto-usine intervenue sous l'impulsion surtout des exigences de l'organisation et du contrôle. Le regroupement des travaux en atelier concentré était destiné, avant tout, à prémunir contre le détournement de la matière première souvent très coûteuse, à surveiller la main-d'œuvre en vue de garantir la qualité du produit et à accélérer la production. C'est ainsi qu'au 18^e siècle l'organisation de l'industrie légère s'approchait de celle des industries intensives en capital.

Selon Freudenberger et Redlich, l'introduction du machinisme ne causa pas de césure mais fut l'aboutissement d'une évolution vers la concentration des moyens de production, réalisée, pour l'essentiel, déjà par la proto-usine. La mécanisation de celle-ci fut possible lorsque les techniques d'organisation et de direction de l'entreprise furent développées à un point tel que les gros investissements de capitaux fixes, amenés par le machinisme, pouvaient être gérés de façon rationnelle.

Je reviens au problème du passage de l'industrie ancienne à l'usine, en examinant, dans quelle mesure tant le concept de protoindustrialisation que celui de proto-usine sont aptes à rendre compte de ce passage.

Dans la sidérurgie l'industrialisation s'effectua grâce à la substitution du coke au charbon de bois, il s'ensuivit la concentration régionale des entreprises de même que la substitution aux anciens ouvriers externes mi-paysans, tels que les bûcherons, charbonniers et charretiers, des mineurs de charbon prolétariés. Dans la sidérurgie, l'avènement de l'usine résulta donc d'une évolution technologique dans le cadre de la proto-usine déjà en place.

Dans la petite métallurgie d'autrefois prédominait la production en petit atelier, près du domicile des travailleurs; pour certaines opérations et pour plusieurs articles la fabrication à

³⁴ FREUDENBERGER a approfondi le concept de proto-usine dans plusieurs études, voir surtout: *Die Struktur der frühindustriellen Fabrik im Umriß (mit besonderer Berücksichtigung Böhmens)*, dans: Wolfram FISCHER (Ed.), *Wirtschafts- und sozialgeschichtliche Probleme der frühen Industrialisierung*, Berlin 1968, p. 413-433; (en collaboration avec Gerhard Mensch), *Von der Provinzstadt zur Industrieregion (Brünn-Studie)*, Göttingen 1975; *The Industrialization of a Central European City. Brno and the Fine Woollen Industry in the 18th Century*, Edington 1977.

domicile était prépondérante. La petite métallurgie était localisée en partie en ville, en partie à la campagne, avec des liens variables, tout au plus saisonniers, avec l'agriculture. L'industrialisation, dans cette branche, se rattacha donc à une industrie dispersée, partiellement à domicile, partiellement artisanale, sans trop correspondre au modèle protoindustriel. L'industrialisation, dans cette branche, n'exclut pas la persistance de petits ateliers qui, munis de moteurs électriques et de machines-outils appropriées, l'ont emporté, pour bien des articles, sur l'usine. Il n'y eut donc guère de protoindustrialisation, et souvent pas d'usine, dans la petite métallurgie³⁵.

Dans le textile, la mécanisation s'est réalisée la première, par une percée technologique, qualifiée, à juste titre, de révolution industrielle. Je n'ai pas besoin de rappeler les fameuses inventions de la Jenny de Hargreaves, du Waterframe d'Arkwright et de la Mule de Crompton, ni la fondation de l'usine textile moderne, par Arkwright. La réalisation de la filature mécanique du coton répondit à la demande croissante de toiles de coton, résultant de l'essor prodigieux des indiennes, au cours du 18^e siècle. L'innovation fut réalisée lorsque le filage à la main ne suffit plus pour subvenir, à des prix compétitifs avec les concurrents indiens³⁶, aux besoins des tisserands.

Ce qui caractérise la filature mécanique réalisée dans l'usine d'Arkwright, c'est la combinaison de diverses machines-outils, échelonnées selon l'enchaînement des opérations successives dans la transformation de la fibre de coton en fil, moyennant l'agencement des opérations en «flow system», décrit par Chapman³⁷. Cet assemblage de machines-outils fut facilité par le recours à une force motrice toujours disponible, la machine à vapeur. La mécanisation du filage de coton eut une répercussion d'autant plus forte sur l'ensemble de la production cotonnière que cette innovation intervint au premier stade du processus de production, ce qui entraîna, après un certain laps de temps, la mécanisation du tissage et d'autres opérations ultérieures.

Comme on l'aperçoit la production mécanisée du fil de coton qui répondit à une impasse dans le filage à la main, se rattacha, dans cette branche, à l'industrie à domicile traditionnelle. L'essor du filage à la main, au cours des 17^e et 18^e siècles, peut ainsi être qualifié, à juste titre, de protoindustrialisation précédant l'industrialisation. La mécanisation du filage de coton s'inspira, sans doute, de l'expérience qu'offraient les filanderies de soie du gain de productivité obtenu grâce au remplacement du travail manuel par le travail mécanique. L'organisation interne des filatures d'Arkwright put tirer profit des progrès dans la gestion des grandes entreprises, réalisés dans les manufactures d'indiennes ou de drap fin. L'usine moderne est donc liée aussi, dans une certaine mesure, à la proto-usine.

La mécanisation du filage dans les draperies et les toileries de lin n'est intervenue que plus tard. Il s'agit d'industrialisations de rattrapage sous l'impératif de la concurrence des cotonnades. Dans une acception rigoureuse du terme on ne pourra pas parler, par rapport aux draperies ou aux toileries de lin, de protoindustrialisation débouchant sur l'industrialisation.

Si l'utilisation du concept de protoindustrialisation paraît donc sujette à caution, il n'en sera pas de même pour le concept de protoindustrie pris dans le sens que Mendels a donné à ce terme dans sa thèse de doctorat, c'est-à-dire, sans connotation téléologique. On entendra par protoindustrie une industrie rurale, insérée dans le cadre d'une région, localisée à domicile, liée au commerce interrégional et mondial par l'intermédiaire de marchands et de marchands-fabricants, caractérisée, en outre, par l'interaction plus ou moins étroite avec l'agriculture. Ce qui différencie la protoindustrie de la confection paysanne traditionnelle de textiles ou d'outillages, c'est son orientation vers le marché, son rattachement au capitalisme marchand de

35 Voir Rudolf BOCH, *Handwerker-Sozialisten gegen Fabrikgesellschaft. Lokale Fachvereine, Massengewerkschaft und industrielle Rationalisierung in Solingen 1870 bis 1914*, Göttingen 1985.

36 Sur ce point cf. S.D. CHAPMAN et S. CHASSAGNE, *European Textile Printers in the Eighteenth Century. A Study of Peel and Oberkampf*, Londres 1981; tout particulièrement voir la Conclusion de Chapman, p. 185-215.

37 S.D. CHAPMAN, *The Textile Factory before Arkwright: A Typology of Factory Development*, dans: *Business History Review* 48 (1974), p. 451-478.

l'époque moderne. Les chances de revenu qui en résultaient pour les ruraux, ouvrirent la voie à un dynamisme économique, démographique et social sans commune mesure avec le traditionnel jeu à sommes nulles du monde paysan. L'essor de l'industrie rurale, caractéristique pour bien des régions de l'Europe à l'époque moderne, impliquait la dépendance de facteurs externes, y compris les conjonctures. Il en résulta que l'implantation de la protoindustrie à la campagne était suivie, bien des fois, d'une réagrarisation. Il faudra donc étudier l'expansion et le recul, l'évolution et l'involution de la protoindustrie, selon les branches, les périodes, les régions, en visant à élaborer des typologies d'évolutions et d'involutions. J'ajoute une dernière remarque. Le concept de protoindustrie n'est pas apte à rendre compte d'évolutions de longue durée. Pour expliquer la genèse et l'avènement de l'industrie moderne, il faudra élargir le débat. La «ruralisation de l'industrie» n'est qu'un des multiples facteurs, dont l'interaction dynamique a promu le capitalisme industriel.

Pour terminer, je voudrais signaler l'importance persistante, à l'heure actuelle, de la petite industrie. L'usine ou- comme on avait l'habitude de dire au 19^e siècle – la grande industrie, ce n'est évidemment pas l'industrie toute entière. A côté de la grande, il ne faudra pas perdre de vue la petite industrie. Il y a d'évidents traits de parenté entre l'industrie dispersée d'autrefois et les petites entreprises d'aujourd'hui dont l'extraordinaire essor – en partie dans le cadre de l'économie non-officielle – ne fait pas de doute. Avec la miniaturisation de la technologie actuelle l'importance des petits ateliers, voire même de l'industrie à domicile, ne cesse de s'accroître. Les contrats de sous-traitance qui lient, bien des fois, les petites entreprises aux grandes, renouvellent d'ailleurs le Kaufsystem ou le Verlagssystem ou la manufacture dispersée de jadis.

En ce sens, protoindustrie et postindustrie se rallient³⁸.

38 Voir les communications présentées à l'atelier «Industrie à domicile et »putting out« system: formes anciennes, formes nouvelles» du IIe Forum International sur l'Histoire du Mouvement ouvrier et de la Classe ouvrière, Paris, juin 1985. Le rapport de l'atelier, coordonné par Wolfgang MAGER, est sous presse.